

Le Petit Prince des fourmis

Julie Lebrun

Numéro 140, février 2014

Phobies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71452ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lebrun, J. (2014). Le Petit Prince des fourmis. *Moebius*, (140), 60–67.



JULIE LEBRUN

Le Petit Prince des fourmis

L'insecte dérouté, il est plus petit et plus fragile que nous, et pourtant il nous nargue et même nous menace. D'ailleurs, lorsqu'on y réfléchit bien, on finit tous dans l'estomac des insectes. Car ce sont les asticots, dont les larves de mouches, qui se régalent de nos dépouilles...

Bernard Werber, *Les fourmis*

Le garçon qui ressemble au Petit Prince est agenouillé au bord du trottoir, sa tête rousse penchée vers le sol. Je n'ose pas souvent l'aborder, il m'intimide mais, cette fois, je suis trop curieuse.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je fais une grande muraille en roches, pour protéger les fourmis, tout le monde brise leur nid en passant.

Je regarde avec surprise la tête rousse penchée vers la terre. Jamais, au grand jamais, je n'aurais pensé dresser un mur pour protéger ces abominables insectes. Cet enfant me surprendra toujours.

Journal de survie – Jour I

Trouvé insecte dans appartement. Fourmi. Peut-être charpentière. Dois parler avec propriétaire au plus vite pour extermination. Elle a bougé ses antennes en me fixant de ses yeux noirs sans fond.

J'ai tendu avec maladresse le livre au Petit Prince – il s'appelle Samuel. *Les fourmis*, de Werber, un livre tout neuf acheté juste pour lui. Il ne doit pas en avoir reçu souvent dans sa vie, cela se voit tout de suite. Il ne dit

pas merci, il prend le livre et me regarde avec de grands yeux. Je ne sais pas s'il le lira, si ce livre saura être un fil entre nous.

Journal de survie – Jour II

Dans le ficus nain. Cinquante de ces choses, attirées possiblement par une infestation de pucerons, le miellat collant sur leurs mandibules. N'ai pas crié, mais ai dû me reprendre à cinq fois avant de réussir à transporter l'arbre sur la galerie. Pris le pot. Reposé. Pris le pot. Reposé. Et ainsi de suite. Et si l'une d'elle avait glissé ses pattes sur moi? Je n'ose pas y penser.

Une grande brune trop maquillée picole avec une amie sur le balcon d'à côté, sa camisole échancrée laisse paraître un soutien-gorge à bas prix. Il s'agit de ma nouvelle voisine, la mère de Samuel. Elle ne ressemble pas à son fils, elle parle et rit fort en soufflant la fumée de sa cigarette sous mes fenêtres. Je n'ai plus un instant de paix depuis son arrivée.

Journal de survie – Jour III

Propriétaire inconscient refuse extermination. « Insectes sans danger, infestation normale. » Arguments de grippe-sou. Observé une dizaine d'individus. Recueilli neuf cadavres. Petites fourmis, ouvrières. Obéissantes et dociles, déterminées à mourir pour la race. Autres, soldates, plus grosses, plus rapides, agiles et agressives, prêtes pour la guerre. Ai tenté d'en tuer une de cette sorte-là. A levé les antennes vers moi, a suivi mon geste meurtrier du coin de l'œil, puis a bondi comme un kamikaze entre les meubles. Après, s'est faufilée. Habile, agile, prête pour la guerre avec toute l'agressivité qu'elle porte en elle. Elle se cache, elle me guette, elle m'attend, des yeux tapis dans mon salon.

La voisine hurle, il s'agit encore d'une de ses crises de rage, un verre se brise et une porte claque. La bande d'enfants qu'elle abrite sous son toit se disperse en courant dans tous les sens, comme des fourmis forcées de quitter la fourmilière à cause d'un orage. Ils sont apeurés, jusqu'où

va-t-elle aller cette fois ? Elle crie : « Samuel ! Samuel ! Viens ici tout de suite ! » Elle hurle encore, projetant sa hargne sur le plus sensible, le plus faible du groupe. Il est celui qu'on attaque parce que sa fragilité retarde les autres. Samuel échappe à sa mère, son chandail se déchire sous la main de la femme. Elle voulait le garder près d'elle pour déverser sa rage, celle de sa vie, de sa pauvreté, de ces hommes qui lui tournent le dos en lui laissant chaque fois un nouveau marmot sur les bras. J'ouvre la porte au bon moment et Samuel s'engouffre chez moi en même temps qu'une bouffée d'air frais. De l'autre côté du balcon, elle claque les portes, frappe les murs, casse des verres, il vaut mieux se tenir à carreau en attendant la fin de l'orage.

Journal de survie – Jour IV

Trouvé fourmi jusque sur le mur de ma chambre. S'introduisent, s'intègrent à ma vie de toute leur opiniâtreté. Agressivité noire et luisante. Déjà, enfant, dans la fable de La Fontaine, je la haïssais, cette fourmi mesquine, qui vouait la cigale à la mort. Qu'est-ce que c'était, pour elle, de lui donner un peu de nourriture ? Cette réplique, cruelle : « Eh bien ! Dansez maintenant. » Indifférence face à la souffrance de l'autre. Indifférence face à la mort, en autant que la parade continue, que la communauté des fourmis prospère, que la valse des fourmis économistes se poursuive. Que fera de moi cette fourmi trouvée dans ma chambre si cela sert sa communauté ? Entrera par mon oreille, se glissera par le canal auditif jusqu'à mon cerveau, grignotera un morceau qu'elle rapportera à la reine, lui disant, dans son langage hormonal : « Voici la nourriture que tu attendais. » Puis reviendront ensemble, en file étroite et compacte, entreront dans ma tête et la videront de sa substance. Resterai là, démente. Reviendront encore et encore, chercher ce qui reste de mon corps, morceau par morceau, grignotant ma chair pour s'en repaître. Serai là, catatonique, incapable de me défendre, dévorée de l'intérieur par ces fourmis pires que les mouches de Sartre. L'origine de ma folie entrée en moi par chaque orifice, me dévorant de ses pattes froides, lisses et noires, sans émotion. À peu près comme les pattes de ma mère sur moi quand, bébé, elle me soufflait déjà à l'oreille que j'étais dingue, pas normale, pas comme il faudrait.

Le Petit Prince trotte sous mes fenêtres ; aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il veut quelque chose. Devrais-je lui ouvrir ? Est-ce bien prudent de laisser quelqu'un de l'extérieur entrer chez moi ? Il se décide à frapper, il m'a vue, je ne peux pas reculer.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— As-tu une feuille de papier pis un crayon ?

C'est une grande occasion, je sors les crayons de couleur qui dorment depuis trop longtemps et toute une panoplie de papiers.

— Non, juste une feuille pis un crayon.

— Ah, OK, pourquoi ?

Je suis déçue car je pensais faire un bricolage avec l'enfant, créer un lien ou je ne sais trop quoi. Est-ce que je veux le laisser entrer dans ma vie, oui ou non ? Ce n'est pas clair. C'était si paisible ici avant leur arrivée. En même temps, je suis seule et il a tellement besoin de quelqu'un qui veille sur lui.

— Sais-tu écrire ? Je voudrais écrire une lettre à maman.

Sérieuse, je prends une feuille, un banal crayon et j'attends.

— Qu'est-ce que tu veux lui écrire ?

Je m'attends à ce qu'il me dise : « Dessine-moi un mouton. » Je reproduis, en soignant la calligraphie, le message tendre, sans rien changer. Que dire de plus ? Samuel me regarde avec ses yeux graves. Cet enfant a une telle présence. Je me demande comment sa mère peut l'ignorer. Ou peut-être l'a-t-elle pris en aversion justement à cause de cela. On ne le regarde pas impunément dans les yeux. De l'autre côté de la porte, le tonnerre gronde, la femme aimée hurle et questionne : « Yé où le p'tit criss ? » L'enfant se lève brusquement et sort en trombe, laissant là le mot d'amour que j'ai soigneusement transcrit. Ce sont les bras de sa mère que cet enfant réclame, je ne peux rien pour lui et il ne peut rien pour moi.

Journal de survie – Jour V

Observation continue des fourmis. Elles devraient marcher en rang, suivre une trace marquée par leurs hormones. Pourtant, non, mouvements et déplacements incohérents pour

le moment. Par où entrent-elles? Comment se faufilent-elles ici? Énigme encore irrésolue. Froissement d'insecte sur ma cuisse. Fourmi grimpeait sur moi. Ai crié, rejeté l'intruse du revers de la main. Cœur battant la chamade. Depuis, je les sens tout le temps sur moi. Derrière mes genoux, sur mon ventre, mes mains, mon cou. Je suis assaillie de tics nerveux. Parcourue de frémissements d'antennes. Protéger mes orifices à tout prix. Nez, oreilles, bouche, surtout. Les empêcher d'entrer au tréfonds de moi, bloquer toute intrusion.

Le va-et-vient est constant dans l'appartement voisin. Ils entrent et sortent sans cesse, inaltérables, vivaces, grouillants et fourmillants. Un marmot, puis un autre, une adolescente, une amie, un amoureux, ils forment l'entourage de la voisine, celui de Samuel. En après-midi, elle s'installe sur le balcon avec le téléphone. Elle se lamente: « Mes enfants... des ingrats... pensais que ce serait mieux que ça de les avoir... devraient m'aimer... suis leur mère... problème à l'école... Samuel... Samuel... échec répété... pas intelligent... Samuel... un poids... trouble de la personnalité... Samuel... dresser cet enfant. » J'ai peur de ce que j'entends et n'entends pas.

Journal de survie – Jour VI

Des restes de cadavres noirs. Abdomens, pattes, têtes, mandibules, des fourmis désarticulées. Partout sur le plancher. En tue une, puis encore une autre. Elles m'ont rendue meurtrière, psychopathe, alors que je me voulais douce, monacale. Suis devenue tueuse d'insectes. J'écrase, une autre apparaît, j'écrase, une autre, puis une autre, meurtre sur meurtre. Rien ne les fait dévier de leur route, même pas le cimetière qu'est devenu mon appartement.

Il est quatre heures du matin et les enfants vont et viennent encore dans l'appartement voisin. Impossible de dormir avec toute cette activité. Ils vivent la nuit comme le jour, sans structure, se couchent quand ils s'endorment, mangent quand ils ont faim, n'importe quoi. Je les vois passer avec du macaroni cru, des pizzas brûlées, des chips. Le temps pour eux est uniforme et continu. Ils ne se reposent jamais tous en même temps, forment une

chaîne de bruits ininterrompue. Le Petit Prince ne sort que rarement de l'appartement enfumé par la nicotine et le cannabis. Je pense qu'il ne va plus à l'école depuis plusieurs jours.

Journal de survie – Jour VII

Fourmi traîne cadavre sur son dos. Enterterraient-elles leurs morts? Lecture. Étude. Lecture. Wikipédia. Non. Horreur! Elles sont cannibales. Lorsque le malheur s'abat sur la fourmilière, elles se dévorent entre elles. La reine mère se gave de ses propres œufs. Réjouissance. Elles vont mal, la fourmilière est en danger, elles en sont réduites à se nourrir des restes de leurs sœurs, la chair de leur chair.

Mon appartement a été saccagé, on m'a volé mon ordinateur, entre autres. C'est la deuxième fois ce mois-ci qu'il y a entrée par effraction chez moi. Mon assurance couvrira tout, je sais, mais j'ai peur. Je ne voudrais pas porter de fausses accusations, bien que je croie savoir qui est venu me rendre visite. Depuis que la nouvelle voisine s'est installée dans le quartier, on me cannibalise petit à petit. D'abord on m'a pris mon vélo, morceau par morceau, la roue, puis les freins avant, et les freins arrière. Avant que je ne réalise ce qui se produisait, il avait disparu, dévoré. On a vidé ma voiture, pris tous mes disques et, maintenant, on viole mon intimité. Cet ordinateur disparu est toute ma vie, mon appartement est toute ma vie, j'y suis recroquevillée en dehors du monde depuis des années et, maintenant, ces intrusions.

Journal de survie – Jour VIII

Piège posé hier. Poison recueilli par petite ouvrière naïve, devrait bientôt atteindre la reine. Les tuer sournoisement, de l'intérieur. Détruire, enfin, comme enfant lorsque j'épinglais les papillons morts dans un grand cahier blanc. Redevenir un animal, laisser s'exprimer ce qui se cache sous la surface lisse et calme de ma peau. Me débarrasser des envahisseurs quels qu'ils soient. Humains ou fourmis. Tuer pour sauvegarder mon territoire. Il s'agit bien de cela, au fond, une guerre de territoire.

La Direction de la protection de la jeunesse est venue chercher Samuel ce matin. Il pleurait et criait «maman» sans réponse. Le silence règne chez la voisine. J'ai réussi, elle sera enfin expulsée de son logement à la fin du mois. J'ai retrouvé *Les fourmis* de Werber sous mon lit, je l'ai brûlé avec le mot que j'avais transcrit pour le Petit Prince et qu'il n'a jamais remis à sa mère. Elle ne lira pas : «Maman, longtemps attendue et enfin trouvée, je t'aime. Ton Samuel.»

Journal de survie – Jour dernier

Appartement complètement nettoyé. Reine agonisante. Départ définitif de tous les insectes. Fin de la période de survie. Début d'une nouvelle ère.